

sépara de son principal commis, homme d'un dévouement à toute épreuve, mais qu'il accusait d'aller à la messe et choisit pour le remplacer un employé qui professait ses propres idées : une manière d'Anglais, grand partisan de la révolution française et protestant jusqu'au point d'être athée.

Il y avait alors un assez grand nombre d'Anglais dans la colonie, et ils s'occupaient beaucoup des noirs, sous prétexte de propagande protestante.

Le nouvel employé était un personnage froid, mais beau parleur cachant sous un apparent attachement aux églises, dites "généreuses" qui avaient tourné la tête du bonhomme Duvivier un fond d'égoïsme pervers et d'avidité convoitise. Il se nommait Gillie Brown.

Peu de temps après son entrée dans la maison de M. Duvivier, le caractère de Florence changea et ce ne fut pas en bien.

Jusque-là elle avait été gardée par sa jeunesse et son isolement, mais il n'y avait en elle ni religion ni morale : qui donc lui aurait parlé de ces choses démodées ? Aussi son changement fut violent comme une explosion : elle devint tout d'un coup capricieuse, vaine dans sa mise et follement dépensière ; elle méprisa les représentations de son tuteur ; puis, comme le brave M. Duvivier qui n'adorait la liberté qu'en théorie voulut imposer sa loi, Florence-Angèle se fit hypocrite, et apprit à tromper.

Certes, pour qu'une telle transformation eût pu s'opérer dans un temps si court, il fallait que le cœur de la jeune créole cachât un mauvais germe, mais il fallait aussi que quelque circonstance extérieure eût hâté le développement de ces semences funestes.

Il en était ainsi. L'Anglais, avec cette dépravation sans entraineinent que les écrivains de son pays savent peindre si bien, parce qu'ils la peignent d'après nature, s'était servi, pour pervertir l'esprit de Florence, de la propre bibliothèque du vieux Duvivier. Il avait fait comme ces sauvages pêcheurs qui empoisonnent le poisson pour le faire tomber dans la nasse.

Le poisson n'était pas ici Florence-Angèle elle-même, mais bien sa dot. Gillie Brown avait prouvé à la jeune fille que la raison, la nature et la liberté lui commandaient de se rendre maîtresse de son bien avant l'âge, par un mariage secret.

Il put croire que son plan avait réussi, car moyennant la connivence d'un prédicant calviniste qui vendit la bénédiction nuptiale selon la mode écossaise, il se vit un matin seigneur et maître de la plus riche héritière de l'île. Florence-Angèle était sa femme.

Mais tout n'était pas dit encore. En ce temps-là, une sourde fermentation régnait déjà parmi les noirs. Les colons avaient maintes fois manifesté leurs inquiétudes, et plusieurs, entre les plus clairvoyants, soupçonnaient l'Angleterre d'attiser traîtreusement la révolte. C'était vrai. Ce trop habile anglais Gillie Brown avait travaillé contre lui-même.

Le gouvernement du Cap demanda des secours à la mère-patrie, et provisoirement fit appel aux colonies environnantes. La Guadeloupe envoya un corps d'infanterie sous les ordres du lieutenant Lefebvre.

Le lieutenant Lefebvre était un jeune officier de grande espérance. Sa présence contint momentanément les rebelles.

Il avait emmené avec lui de la Guadeloupe un domestique nègre, qu'il avait affranchi, et dont il vantait souvent l'attachement à sa personne.

Ce nègre, qui se nommait Neptune, ne le quittait jamais et le suivait jusque sur le champ de bataille.

Cependant la fermentation continuait parmi les noirs. Des émissaires parcouraient incessamment les habitations, distribuaient de l'argent et de l'eau-de-vie, entrant dans chaque case et prêchant la révolte, au nom des idées nouvelles que M. Duvivier commençait à trouver moins généreuses.

À diverses reprises, quelques-uns de ces ténébreux agents furent arrêtés ; ils étaient tous Anglais.

Cette circonstance donna quelques soupçons à M. Duvivier. Il fit épier son premier commis, et acquit la certitude que cet homme était un agent de Londres.

Sans autre forme de procès, il le fit saisir et jeter hors de la colonie.

À la nouvelle de l'expulsion de Gillie Brown, Florence-Angèle fit éclater une douleur mêlée de colère ; au milieu de ses larmes, elle avoua que cet homme était son mari, et qu'elle portait dans son sein le fruit de cette union : elle se déclara protestante, femme d'un protestant et menaça de quitter la maison sur-le-champ.

M. Duvivier, incapable de comprendre qu'il récoltait ici ce qu'il avait semé, se fâcha comme s'il n'eût pas été lui-même la première cause de ce malheur. Il fit un éclat et déserta publiquement sa tutelle. Puis ayant rendu ses comptes au subrogé tuteur, selon la coutume coloniale il ferma sa porte à sa pupille.

L'agitation sans cesse croissante qui régnait dans l'île couvrit ce scandale.

Alors commença pour Florence-Angèle une étrange existence.

Riche comme elle était, et imbue désormais des principes de son infâme précepteur Gillie Brown, elle eut l'audace, à dix-sept ans, de braver l'opinion publique. Sa maison devint le rendez-vous de ce monde d'aventuriers toujours si pullulant aux colonies.

Elle déploya un faste extravagant, lâcha tout-à-fait la bride à ses penchants, et appela sur elle le mépris général.

L'Anglais fut bien vite oublié ; ses propres maximes servirent à chasser son souvenir. Il avait fait place nette dans le cœur de son élève, pour une seule divinité : l'égoïsme. Ceux qui servent ce dieu là n'ont point de mémoire. Gillie Brown, du reste, mourut à quelque temps de là et avant la naissance de l'enfant du sexe masculin que Florence mit au monde.

Cet événement interrompit à peine la vie dissipée de celle-ci. Pourtant, il faut le dire, elle se sentit tout de suite une vraie tendresse pour son fils qui fut nommé Alfred.

En dehors de cet enfant, elle ne devait aimer jamais personne qu'elle-même.

Mais elle fut aimée, aimée avec dévouement par un noble cœur.

Elle était si admirablement belle.

Le général Leclerc avait pris terre à Saint-Domingue avec les troupes françaises. Un de ses premiers actes avait été d'élever au grade de capitaine le lieutenant Lefebvre dont la belle et ferme conduite avait longtemps maintenu la sécurité dans la ville du Cap. Jaloux de se rendre digne de cette faveur, le nouveau capitaine redoubla de zèle. Souvent, suivi de son nègre Neptune, il s'enfonça seul dans les immenses plantations de cannes et de caféiers qui entouraient la ville du Cap ; souvent même, il s'aventura dans les montagnes, afin de connaître la position des noirs révoltés.

Ceux-ci s'étaient définitivement et régulièrement organisés. Leurs forces étaient grandes, leur système de